

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 40, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1972). Pages de journal. *Assurances*, 40(1), 61–93.
<https://doi.org/10.7202/1103743ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

21 août

Vous avez un cœur de jeune homme, m'affirme mon médecin. C'est ce qu'on avait dit à mon père qui a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Je ne voudrais pas tenir jusque là cependant car je me rappelle sa tristesse devant le vide qui s'était fait autour de lui.

61

Après l'examen, (toussez, respirez, allongez-vous, etc.) nous avons causé de l'assurance-maladie. Je n'adhérerai pas, m'a-t-il dit. je ne pourrai pas me résoudre à passer le client en vitesse pour assurer mon train de vie. J'en courrai le risque. Je crois qu'on viendra me voir quand même. Un autre avait dit à la télévision: « Je ne suis pas prêt à descendre dans la rue pour défendre mes honoraires; j'irai pour empêcher qu'on me dicte comment je dois soigner mes patients et combien de visites ou de temps, je dois leur consacrer. » Comment tout cela finira-t-il ? Cela s'est terminé de façon très simple. Presque tous les médecins ont adhéré, le mien compris. Ils manient avec résignation ce qu'ils ont appelé la « castonguette ».

25 août

Relu cette nuit le deuxième volume des *Mémoires* d'André Maurois. C'est un de ses meilleurs livres. Il y évoque comment il est venu à écrire la vie de Lyautey. De mon côté, cela me rappelle le voyage qu'il fit au Canada durant la guerre. Il s'était réfugié aux États-Unis. On lui demanda de venir parler à Montréal à l'occasion d'une campagne de souscription pour l'emprunt de guerre. Très gentiment, il accepta. Il parla longuement au Cercle Universitaire à un déjeuner que présidaient Germaine et Madame Joseph-Edouard Perrault. Au cours du repas, ma femme lui dit que Jacques avait préparé pour Stanislas un exposé sur Lyautey et son œuvre, et que son livre lui avait été très utile. Gentiment, le conférencier accepta de dédicacer l'exemplaire dont notre fils s'était servi. La gentillesse de Maurois était réelle. Rarement il refusait une conférence ou une invitation et, comme il se défendait mal, on abusait facilement de sa bonne volonté. Il s'en plaint d'ailleurs dans ses mémoires, en signalant le risque de dispersion qu'il courait ainsi.

Longtemps plus tard, Alicya lui rendit visite dans son appartement du boulevard Barrès, près du Bois de Boulogne. Alors que Maurice Druon l'avait assez mal accueillie, lui se mit à sa disposition pour le reportage qu'on lui demandait. À la fin de sa vie, il versa un peu trop dans la *chronique du cœur*, mais quel écrivain charmant il était ! Chose curieuse, son maître Alain estimait qu'il réussissait mieux dans le roman que dans la biographie historique. Et cependant, comme il excella dans celles de Disraëli, de Chateaubriand et de Victor Hugo !

62

Autre souvenir sur André Maurois, mais un peu plus lointain. En 1923, j'étais en Normandie ; un de mes amis qui l'admirait me disait : « On ne l'acceptera jamais à l'Académie française parce qu'il est juif ». Il se trompait heureusement, car il fut un de ses membres les plus prestigieux par la suite.



Un de mes collègues de la Société Royale du Canada me disait, un jour que je lui faisais part de mes recherches sur P.J.O. Chauveau : « pourquoi écrire sur un homme auquel tant de gens se sont intéressés ? Ne ferez-vous que répéter ce que d'autres ont écrit sur lui ? » Je ne pense pas l'avoir fait. J'ai été heureux de lire ce qu'on avait déjà dit, mais je crois avoir présenté l'homme ; ce que les autres n'avaient pas fait. Pour cela, il faut apprendre à connaître son personnage par ce qu'en ont pensé ses contemporains et surtout par ses œuvres, par les opinions qu'il a exprimées, par ce qu'il a voulu ; enfin, par les circonstances de sa vie. G.B.P. se moque de moi gentiment quand je lui parle de mon personnage qui est devenu un peu mon ami. Car j'ai vraiment l'impression de vivre à côté de lui. J'imagine ce qu'il a été non à la manière d'un romancier, car je mets délibérément mon imagination de côté. Je cherche à être réaliste, à expliquer les grandes étapes de sa vie, ses attitudes à certains moments. Je viens de terminer une étude sur J.M., entreprise il y a quelques mois. J'ai eu quelque difficulté à en préciser le caractère car un de ses descendants est à peu près le seul à détenir la documentation. Or, il a refusé de m'aider en me permettant d'y avoir accès. Malgré cela, je me suis débrouillé. Ai-je imaginé l'aïeul comme si j'avais vécu à ses côtés ? Il était essentiellement un homme d'action — ce que je suis. J'espère l'avoir compris en essayant de raisonner comme lui dans les circonstances où il a vécu. Par ailleurs, assez de points de repère m'ont montré la voie à suivre.

26 août — Ottawa

Hier soir, j'ai entendu M... à la télévision. Il a parlé avec un calme étonnant des négociations engagées avec les médecins spécialistes, au sujet de la nouvelle loi d'assurance-maladie. Pour lui, il n'y a pas de problèmes, les spécialistes doivent accepter les offres du gouvernement. L'interviewer a essayé de le faire s'engager à fond, mais l'autre, avec beaucoup de souplesse, s'est dégagé. C'est l'habitude de ce journaliste de poser des questions tendancieuses qui mettent l'interlocuteur au pied du mur. Il cherche à l'embarrasser, ce qui n'est pas tellement bon pour un interviewer.

63

Qu'advient-il de tout cela ? Les spécialistes ne veulent pas qu'on leur impose des normes, tandis que le gouvernement cherche à leur faire accepter un barème d'honoraires et une intervention sinon constante, du moins assez serrée pour qu'on ne puisse en sortir : le Collège des Médecins et la Régie intervenant tour à tour ou conjointement pour assurer une pratique rationnelle, défendable et pour empêcher les abus.

Les médecins ne veulent pas être des fonctionnaires de l'État. On les comprend, mais on se demande comment ils peuvent ne pas le devenir. Avec la loi sur les accidents du travail, on avait franchi une première étape. La seconde est beaucoup plus sérieuse parce que le médecin ne peut guère en sortir : s'il adhère, il devient l'employé de l'État, à qui on dicte les conditions de son travail, dans une certaine mesure. On lui fixe un barème de rémunération, ce qui est normal; mais peut-être graduellement tendra-t-on à lui indiquer comment il devra procéder, ce qui le serait beaucoup moins.

Je ne vois pas très bien comment les médecins peuvent espérer ne pas devenir des serviteurs de l'État. S'ils acceptent, ils le seront. S'ils refusent d'adhérer, dans quelle mesure la clientèle les suivra-t-elle ? C'est cet envahissement graduel du gouvernement qui effraye les plus individualistes d'entre eux. Mais ils ont adhéré.



J'ai à peu près terminé mon étude sur ***. Avant mon départ pour l'Europe au début de septembre, j'essayerai de causer de l'ancêtre avec un de ses arrière-petits-fils. Je lui demanderai de me parler de l'homme, non pas de celui dont un peintre a fixé les traits avant sa

mort, mais du souvenir qu'il a laissé à ses descendants. Est-il vrai qu'à la fin de sa vie il avait un faible pour les jolies filles ? Je l'ai laissé entendre parce que c'est ce qu'on m'a dit de lui. Sa femme, de son côté, était attirée, paraît-il, par les soutanes, violacées ou rouge bon teint, ce qui n'était pas pour les rapprocher. Elle le recevait parfois à la fourche, dit-on. Cela je l'ai écrit après une conversation avec un des descendants, qui ne déteste pas les ragots et qui m'a dit : « surtout ne dites pas que cela vient de moi ». Je l'ai écrit, au risque de me brouiller avec certains d'entre eux qui auraient le réflexe victorien de la pudeur ou de la prudence . . . Et cependant le plus grand nombre n'a pas peur des mots. Si cela se produisait, j'en serais bien désolé.

L'histoire n'est pas de tout repos. Ainsi, F. O. a sur les bras une poursuite des descendants d'un homme très connu parce qu'il a osé écrire que sa femme avait été une névrosée. Dans ses lettres à son mari, on la sent affreusement malheureuse. Tendue, inquiète, bouleversée par la moindre chose. Dieu sait qu'avec son époux la vie n'était pas de tout repos.

Un premier jugement pèse sur F. O. Il est condamné à des dommages-intérêts par la Cour Supérieure. La Société d'Histoire du Canada l'appuie dans sa défense. Pour l'historien, le fait est grave. Dans quelle mesure peut-il affirmer quoi que ce soit, même s'il juge que les faits confirment son opinion ? Jusqu'à quel point les survivants peuvent-ils invoquer le tort qui leur est fait ? Au premier abord, que l'on prétende que Madame *** était folle, disons névrosée, semble un propos sans portée immédiate particulière puisqu'il y a longtemps qu'elle est morte. Mais il y a ceux qui lui survivent et qui se sentent visés. Pour eux, rien n'est sans importance. Un juge a prêté une oreille complaisante à leur plainte. Il a condamné l'historien. Cela, c'est d'une importance extrême puisque affirmer devient par le fait même une dangereuse aventure.

La Cour d'Appel et, peut-être, la Cour Suprême jugeront en dernier ressort. Dans l'intervalle, jusqu'où peut-on aller ? Ne serait-ce pas jusqu'où le bât ne blesse plus personne ? Mais n'y aura-t-il pas toujours quelque descendant chatouilleux qui se croira visé par les mœurs faciles ou compliquées de l'ancêtre, par son goût des jeunes femmes et des chairs fermes, ou par une névrose qui a laissé des traces parmi des descendants qui se sentent mis en cause ?

À la fin de septembre, j'aimerais aller frapper à la porte d'une femme charmante qui habite un très bel appartement donnant sur un beau parc lointain. Je lui dirai : que faut-il penser de l'ancêtre ? Me répondra-t-elle, elle qui vit en partie de la succession, fondée il y a plus d'un siècle par un homme encore jeune que j'admire et qui a cru voir dans la substitution un facteur de durée ? Il n'a pas eu tort puisque la succession est demeurée, même si les revenus individuels ont été, certaines années, en fonction indirecte du nombre des bénéficiaires, mais directe d'une situation économique défavorable. Qu'a dû être, par exemple, pour les héritiers une période de vaches maigres comme celle qui a suivi 1929 et que les années 1932-35 ont culminée.

12 septembre

Nous sommes venus à Saint-Paul de Vence, après le *Rendez-vous de Septembre*. Il était temps car, au dîner donné hier soir par nos amis à l'*Hacienda* de Menton, nous avions tous l'air plus ou moins épuisés. Ce n'est pas que nous ayons fait des choses extraordinaires pendant ces six jours, mais il y avait une telle précipitation dans nos rencontres et il faisait une telle chaleur humide que nous avions l'impression d'un travail au-dessus de nos forces. Et puis, il y avait, comme à l'ordinaire, les dîners plantureux qui succédaient aux déjeuners abondants, suivis ou précédés de coquetels, au cours desquels les Français prennent du whisky et les non-Français du champagne, soit sur la terrasse du Casino, soit sur celle de l'hôtel Métropole où nous reçoit un maire charmant et au nom bien invitant. Tout cela nous permet de nous mieux connaître et de nouer des liens précieux. C'est le résultat le plus clair de la rencontre, qui, par ailleurs, exige un constant exercice de mémoire et de souplesse pour ne pas confondre X Anglais avec Z Suédois et Y Norvégien avec W Américain, ou encore tel p. d. g. et tel autre, ce que ne pardonne guère l'intéressé. Cela me rappelle cette gaffe commise un jour que je voulais remercier une jeune femme charmante de l'aide qu'elle m'avait donnée pour certains de mes travaux. Parce que j'avais mal écrit son nom, elle m'en a voulu plus, semble-t-il, que si je ne l'avais pas mentionné du tout.



Au sortir d'un coquetel bien agréable dans le yacht d'un de nos amis à Monte Carlo, un Anglais a demandé à J. R. : « que veut dire « à bride abattue » ? Il a fallu lui expliquer que cela voulait dire à toute

vitesse, le cheval ne se sentant pas retenu ou dirigé et courant à toutes forces. Ces vieilles expressions ont beaucoup de charme ! Et comme elles sont très près de la réalité, elles résistent au temps.

66

Notre ami nous avait reçus de façon charmante dans un bateau où rien n'est luxe, mais où tout est prévu pour la sécurité, du radar au navigateur de brume et à la télévision. Comme on y est près de ce que mon père avait souhaité il y a bien longtemps, au début du siècle. Entre le campement sous la tente et l'île de Vaudreuil, il avait fait le projet de se faire bâtir un *cruiser* ou, à défaut, une *maison flottante*, comme les Américains commençaient à en avoir sur le lac Champlain. Pendant plusieurs années, nous les avons vu remonter le Richelieu et, petit à petit, le projet de mon père avait pris corps. Affreusement inquiète de vivre dans ces demeures instables, — elle qui était essentiellement une terrienne — ma mère protesta. Elle obtint un compromis: mon père acheta l'île où nous passames nos vacances pendant quatorze ans. Tout cela, je l'ai écrit ailleurs; mais c'est le souvenir qui me revient sur ce bateau. Il est dans le havre de Monaco, gagné en partie sur la mer, comme on a fait un peu partout pour élever ici un port qui dessert le quartier industriel, là un grand immeuble, là une plage à côté d'un hôtel logé sur un rocher que les vagues viennent battre.

À bord du yacht, il y a des Français, des Anglais, des Canadiens. Seule manque G. B. P. qui n'a pas voulu s'aventurer sur la passerelle étroite d'un bateau un peu secoué par la vague qui s'engage dans le goulot, frappe les quais et rend agité un petit havre que le Prince dans son intelligente compréhension des besoins du tourisme a voulu attribuer aux yachts de plaisance. Il est curieux de voir ce que la dynastie des Grimaldi, démunie, mais fière et intelligente, a fait d'un rocher inculte. Longtemps, les revenus vinrent du Casino, avec des recettes alternant selon les crises et les périodes de prospérité. Puis, de faibles taxes camouflées ont attiré un flot de Monégasques nouveaux et riches. Le tourisme a fait le reste. Pour loger les visiteurs, il a fallu bâtir en hauteur et trouver les moyens de garder la clientèle de luxe qui fait vivre tout ce que l'imagination de ses ministres a suscité au Prince. Ainsi, la Principauté est devenue moins dépendante du Casino et de ses recettes fluctuantes, même si on en a ouvert les salons à la plus invraisemblable faune qui soit.

Au Casino, G. B. P. a perdu l'argent qu'elle avait gagné avec les gobe-sous. J'ai vu, en l'attendant, la plus amusante collection de caricatures de Sem et de Sep qu'on puisse réunir. Elles représentent des personnages qui ont fréquenté l'endroit, de la belle Otéro à Cléo de Mérode. L'une d'elles, en particulier, est d'un comique assez extraordinaire. Une fille, belle et bien faite, ayant dépensé tout son argent, jette son soutien-gorge sur la roulette, après avoir enlevé sa robe. Il faut voir la face égrillarde des hommes et les mines réprobatives des femmes devant ces choses charmantes, qu'on montre librement sur la plage de Saint-Tropez, s'il faut en croire *Match*. À l'époque, on les gardait encore pour la chambre à coucher, même si on les faisait voir à bien d'autres qu'à son conjoint: gardien ordinaire du musée familial.

67

« Pourquoi, dit-on soutien-gorge » m'a demandé un sympathique fils d'Albion ? Pourquoi dit-on *brassière* en Amérique, lui ai-je répondu ? Plus aimable, G. B. P. a donné les explications que le colonel Bramble eût exigées sans doute dans des circonstances semblables.



A Saint-Paul de Vence, tout à l'heure, marche lente dans les rues. à cause de la pente accentuée et de l'attrait des boutiques. On a gardé au bourg son aspect d'autrefois, avec au sol des cailloux ronds et glissants, qui rendent la montée un peu pénible. Comment font les gens qui habitent ces maisons tout en hauteur ? Il y a des jeunes, mais aussi beaucoup de vieilles gens. Comment font-elles pour escalader journellement sans trop de fatigue, ces pentes et les escaliers qui font communiquer les quatre ou cinq étages de l'immeuble ? Les *riverains* — comme on dit ici — ont-ils l'habitude, montent-ils lentement ou leur cœur s'est-il aguerrri ? Vivant une vie moins agitée que nous, peut-être le font-ils presque sans fatigue dans ce climat plus calme.

J'ai serré la main du Maire tout à l'heure, à côté du jeu de pétanque où jouaient des jeunes gens. Une très belle fille, aux formes arrondies, faisait équipe avec un garçon maigrelet et boutonneux. Se sachant observée, elle jouait avec grâce et maladresse tout à la fois, en poussant des cris comme le font parfois les filles qu'on serre d'un peu trop près.



Je me baigne dans la piscine de l'hôtel, aux eaux bleues, mais un peu tièdes. J'aime mieux la mer avec ses vagues et son goût de sel, mais à cheval donné on ne regarde pas la bride.

68 Dans quel cadre merveilleux est cette piscine, autour de laquelle les baigneuses, qui n'ont rien de celles de Renoir, se font brunir comme la mode le veut. Devant moi, il y a des ifs ou des cyprès, de hautes murailles de pierre grise qui, autrefois, défendaient la ville contre les Sarrasins et autres attaquants sporadiques. Pendant que je nageais, les cloches sonnaient joyeusement, sans doute pour annoncer un baptême, en cette fin d'après-midi. C'est dommage que je ne l'aie pas su. J'aurais aimé voir si la cérémonie provençale est la même que la nôtre.

Plus près que l'Église, derrière les murs, il y a cette tour du XIII^e siècle où j'irai tout à l'heure. Le Maire l'a fait transformer en un musée qui contient, entre autres choses, des photocopies de vieux documents rappelant l'histoire du bourg. Sur l'un d'eux, j'ai vu la signature de François I^{er}, celui-là même qui a envoyé Verrazano en Amérique, en disant, si je me rappelle bien: « Je voudrais bien voir le testament par lequel le père Adam a légué le monde aux Espagnols et aux Portugais. » Le Pape venait de leur attribuer les terres d'où on rapportait l'or, la myrrhe, l'encens, les soies ou les précieuses épices. Avec Verrazano, on eut la première étape. Elle fut suivie d'une seconde quand Jacques Cartier prit possession de la Gaspésie, au nom du roi de France. Puis vint Champlain, fils d'un pêcheur de Brouage, à l'époque où le petit bourg était encore un port, avant qu'il ne fût ensablé. Et c'est ainsi que commença la grande aventure qui devait opposer Anglo-Saxons et Gens de France, jusqu'au moment où les uns eurent raison des autres.

Mais me voilà bien loin de cette piscine où je me livre à des ébats modérés, comme il sied à un septuagénaire qui pratique comme sport d'hiver la signature des chèques et, comme sport d'été, le golf — ce jeu qui, à l'image de certaines femmes, exige une conquête sans cesse reprise; ce qui en fait sans doute le charme.

13 septembre

Visite cet après-midi au musée Maeght, à côté de Saint-Paul de Vence. Le musée et les environs nous ont enchantés une fois de plus, Germaine et moi; mais pourquoi faut-il que cette année on ait choisi.

parmi la production américaine, des œuvres qui n'ont d'intérêt que par la recherche du bizarre, de l'originalité à tout prix, avec de bien piètres moyens ? Quelle différence il y a avec cette chapelle où l'on a mis, à côté de vitraux récents, des sculptures anciennes et nouvelles. Tout cela ne jure pas parce qu'il s'y trouve une égale dose de beauté.

Fait bien caractéristique, à l'entrée de l'exposition, il n'y a aucun article de critiques, élogieux, amers ou durs, comme on en trouve dans toutes les expositions. L'abattage était-il tel qu'on n'a pas osé le reconnaître ? Dans le livre d'accueil, quatre Américains de Washington ont fait suivre leur nom du commentaire suivant : « *very disappointing, indeed.* » Ils ont raison, mais combien de gens l'admettront dans le groupe qui gravite autour de la galerie Maeght ?

69



Aujourd'hui dimanche, il fait un temps splendide. Nous sommes allés à la messe à la Cathédrale de Vence, construite sur les ruines d'une église du Ve siècle. La liturgie y est la même qu'au Canada français, sauf qu'au début et à la fin de l'office on a joué sur l'orgue de la musique d'autrefois, du Bach m'a-t-il semblé. À tel point que nous avons suivi la messe dans un livret apporté de Sainte-Adèle, dans nos bagages.

Puis, nous sommes allés déjeuner dans un restaurant qui donne sur une petite place où un platane, étalé comme une crinoline, apporte l'ombre là où les dîneurs sont attablés. On dit que tout est affreusement cher en France. À Paris peut-être et, encore, tout dépend de son appétit, du quartier et du restaurant où l'on est ! À Vence, pour 25 francs *par tête de pipe*, vins et apéritifs compris, nous avons très bien mangé. Je me rappelle avec plaisir entre autres choses les tomates à la provençale qui étaient une pure merveille.

Tout autour de la place, il y a des magasins. Certains offrent en vente les choses les plus laides qui se puissent imaginer ; au point qu'on pense : « mais quel goût a cette clientèle qu'on imagine cultivée parce qu'elle vit dans une ville fondée par les Ligures ? Pour trouver les assiettes de céramique les plus jolies qui soient, il a fallu aller dans une toute petite boutique tenue par de vieilles gens aimables et distingués (oh ! l'horrible mot bourgeois).

Pour finir le repas, nous avons pris le café à la Régence, dont les tables s'étalent sous les platanes. Vence ne présente aucun intérêt, nous ont dit des amis qui n'ont pas vu sans doute le caractère vieillot et

charmant de l'endroit, où il fait bon vivre malgré la circulation et le bruit. N'y a-t-il pas cette fontaine d'un autre âge et si gracieuse et, plus haut, cette chapelle réalisée par Matisse ? Nous retournerons la voir mardi, jour de visite pour les gens de l'extérieur. Nous pourrions aller à l'office du matin, mais cinq heures c'est un peu tôt pour des gens qui restent encore un peu sur l'heure d'Amérique.



70 Six heures sonnent au beffroi de Saint-Paul. Je m'en vais faire la sieste en attendant le dîner. En voyage, tout est bousculé: on dort quand on a l'habitude de manger et on mange quand déjà le sommeil s'annonce. Mais comme il est bon parfois de changer ses habitudes ! C'est l'agrément des vacances. Pour l'apprécier, il faut avoir le *holiday spirit* que G.B.P. pratique comme une seconde nature. Comment fait-elle pour se reposer quand elle est fatiguée et pour se détendre quand les autres restent tendus ?



Avant de quitter Montréal, l'autre jour, j'étais au Club avec un vieil ami. Il m'a raconté le cas d'un de ses condisciples, Indien ou Hindou, comme on disait à l'époque. Ils suivaient tous deux un cours de perfectionnement en Angleterre. Le Canadien dit à l'Hindou, à un moment donné : reviendrez-vous dans votre pays après vos études ? « Sûrement, lui répondit l'autre, je veux contribuer à y remplacer les Anglais. » Le colonisateur ne peut pas admettre le point de vue du colonisé. Il faut le comprendre, cependant, pourvu que le second ne se contente pas de mettre la main sur la propriété de l'autre, sans indemnisation. Pour celui qui est installé dans un pays depuis longtemps ou dont les parents ont transformé un sol aride en une ferme prospère, la confiscation est très dure. Elle est odieuse quand on n'indemnise même pas le propriétaire précédent; ce qui est arrivé trop souvent en Afrique du Nord. Beaucoup de nos amis en ont gardé une amertume tenace et compréhensible.



Nous sommes venus du Canada à bord d'un Boeing 747. Quelle différence avec le *Boeing 707* et surtout le *Constellation* à quatre moteurs, qui nous semblait être le *nec plus ultra* à une époque où l'on avait connu le *DC3* et le *North Star*: deux excellents avions, dont l'un,

en particulier, était une véritable caisse de résonance. On l'a muselé à un moment donné, avec un silencieux, mais on en sortait les oreilles bourdonnantes. Je me rappelle comme j'étais furieux le jour où, à Londres, on m'apprit que je reviendrais à Montréal à bord d'un de ces bons vieux coucous, bruyants mais stables. À cette époque, on arrêta en Islande ou aux Canaries selon le temps et les jours, et on devait faire escale à Gander ou à Goose Bay pour faire le plein d'essence ou pour attendre que le temps soit favorable.

Je n'ai pas tellement aimé le Boeing 747. Je lui préfère la première classe d'un 707 ou d'un DC8. Mais je pense que la classe touriste est très acceptable, quand il n'y a pas une bavarde qui nous tient éveillés toute la nuit.

71

15 septembre

J'ai reçu à Saint-Paul de Vence deux câbles ce matin et j'en ai envoyé un. Bravo ! Je retrouve ma forme. Pendant tout ce congrès de Monte Carlo, j'ai été un peu dans la brume. Pourquoi ? Parce qu'avec cinq fuseaux horaires d'avance sur Montréal, je n'avais pas encore retrouvé mon équilibre.¹ Et puis, il y a le train d'enfer que nous font adopter nos amis. Il est propre à tous ces gens qui se rencontrent durant quelques jours, n'arrêtent pas un moment pour souffler, comme je l'ai dit précédemment, dans l'atmosphère de serre chaude qui règne à Monte Carlo à cette époque de l'année.

Ici à Saint-Paul, ce serait le repos complet s'il n'y avait les pétares des motos et des petites voitures que les chauffeurs se croient forcés de conduire à toute force. Est-ce pour qu'on les remarque, qu'on leur accorde l'importance qu'ils n'ont pas ou pour le plaisir d'exaspérer les gens ? Je ne sais; mais ils sont tous ainsi. Par un agent de police, auprès de qui elle protestait à Sainte-Adèle, G.B.P. s'est fait répondre: « Madame, c'est leur droit pourvu qu'ils ne dépassent pas le nombre de décibels qui leur est accordé ! » Que dire devant cela ? Avec son bon sens ordinaire, G.B.P. se résigne. Elle a probablement raison; mais je com-

¹ Très curieusement un médecin de Londres a signalé récemment qu'un de ses patients avait assisté à une réunion de Conseil dès sa descente d'avion. Il donnait l'impression d'avoir bu, tant ses idées étaient peu claires et tant il avait de difficultés à s'exprimer. Il n'en était rien, cependant, car, comme a dit le médecin — spécialiste de l'aviation — ce n'était que la fatigue et une incomplète adaptation aux fuseaux horaires nouveaux et parcourus trop rapidement sans donner à l'organisme le temps de s'adapter.

prends mon fils Jacques qui se réfugie à Fulford que n'a pas encore gagné le tourisme envahissant.

72

Je lisais quelque part que Fulford, petit village très *New England* devait son nom au premier évêque anglican de Montréal. Après la conquête, Jacob Mountain avait été le premier au Bas-Canada. Il avait fait des pieds et des mains (ce qui se comprend) pour empêcher l'évêque catholique d'être reconnu officiellement par Londres. Il s'était aussi prêté, mais sans succès, à l'effort d'anglicisation fait par Jonathan Sewell et les milieux officiels de l'époque; ce qui était normal, mais ce qui a poussé Mgr Briand, puis Mgr Plessis, à isoler leurs ouailles. A cause de la menace que présentaient les anciens sujets du Sud, même après leur échec de 1812, Londres sentit qu'il fallait faire quelque chose. Et c'est ainsi que, dès 1813, Mgr Plessis était reconnu officiellement évêque catholique romain et qu'en 1817, à ce titre, il entra au conseil législatif. Dans les mémoires de Philippe Aubert de Gaspé, il y a la relation d'une fête donnée par le gouverneur dans son domaine de Spencerwood. La scène est charmante. Elle indique que, sans accepter son titre, les milieux officiels reconnaissaient l'importance du prélat catholique, même avant qu'officiellement on eût consenti à admettre sa charge épiscopale. Dîme mise à part, l'évêque avait bien peu de ressources pour faire face à ses frais. C'est ce que lui rappelait assez durement le gouverneur Craig, qui avait la délicatesse d'un pachyderme; ce qui n'était pas pour faciliter les relations entre gouvernants et gouvernés.

Jacques Rousseau rappelait à Winnipeg, quelque temps avant sa mort, le problème que présentait la dîme payée en nature pour le clergé rural. D'autant plus que les produits remis au culte n'étaient souvent pas les meilleurs. Quel homme charmant était cet ethnologue distingué: disert, renseigné, cultivé, dévoué aux gens qu'il aimait et, parfois, grognon et emporté. Il était un homme *dépareillé* suivant cette vieille expression paysanne qu'aimait l'abbé Tessier. *Femmes dépareillées* a-t-il écrit, je crois, pour montrer comme elles étaient différentes et comme elles tranchaient dans leur milieu. Ce qui était le cas de Jacques Rousseau.



Récemment, Jean Monnet a accepté de se prêter à une entrevue à la télévision française, pour la première fois paraît-il. Monnet est un très grand bonhomme, qui a cherché par tous les moyens possibles à resserrer les liens entre les pays d'Europe. C'est lui qui est au point

de départ des ententes européennes de l'acier et du charbon. À propos des Anglais, il a dit à peu près ceci: « Dans une négociation, il vaut mieux les avoir à côté de soi et non devant. S'ils s'opposent souvent aux idées, ils reconnaissent les faits. » Comme tout cela est vrai ! André Maurois l'avait noté dans ses *Silences du Colonel Bramble*. Nous le constatons nous-mêmes quand nous discutons avec eux. Nous oublions trop souvent qu'ils veulent davantage juger les résultats que d'établir un raisonnement à l'avance. C'est un état d'esprit bien différent du nôtre, mais dont il faut tenir compte si l'on veut s'entendre avec eux.



Je suis retourné ce matin dans cette tour du XIII^e siècle qui jouxte le musée municipal. De vieux documents rappellent l'histoire de la ville: l'isolement du Seigneur quand il consent à la libérer de son emprise, l'importance de son Conseil, le rôle du Syndic qui la représente dans ses négociations avec les gens de l'extérieur. C'est toute l'histoire de l'émancipation du bourg que rappellent ces vieilles pièces.

Si pendant les guerres de religion, Saint-Paul accueille les protestants derrière ses murs, il se soumet bientôt au roi de France. Puis vient la révolution et une longue période de vie obscure jusqu'au moment où les peintres attirent l'attention sur la vieille cité. Certains y habitent, attirés par le site et le climat. D'autre les suivent et, petit à petit, la ville renaît, comme dans « Regain » de Jean Giono. Puis, elle se remplit d'artisans qui attirent les visiteurs, tout autant que le charme des vieilles pierres, de la campagne et la gentillesse de ses habitants.

Dans cette *Résidence* où nous habitons, comme on est loin de la Floride où la plage est si belle, mais où les gens sont si peu policés. Ici les garçons sont aimables, souriants (même si leur sourire est un peu fonction du pourboire). Mais personne ne jette une cuillère à soupe sur la table au lieu d'une cuillère à dessert en disant : « Ça ira comme ça ». Ici servir est un métier qui s'apprend. Là-bas, c'est une chose que l'on fait en attendant autre chose.

Aussi quelle atmosphère charmante règne dans cette auberge, où les patrons se succèdent de génération en génération et où les femmes de chambre sont souriantes et gentilles, comme si on les connaissait depuis toujours. Et quel agrément présente cet accent chantant, qui donne leur pleine valeur aux consonnes !

Mais serait-ce que j'ai enfin le *holiday spirit*: ce mélange d'optimisme, de joie de vivre et d'indulgence que G. B. P. recommande dès que nous prenons la route ensemble.

18 septembre, à Paris

74

Nous sommes allés hier soir au Jardin des Tuileries voir un spectacle de sons et d'images, imaginé par Louis Merlin. Autant l'affiche est somptueuse, autant les jeux d'eau et de lumière dans le grand bassin sont colorés, autant l'éclairage des bosquets est joli, autant m'a paru médiocre le spectacle qui fait intervenir la Garde Républicaine et un peloton de grognards, plus ou moins bien grimés et souffreteux. Heureusement un rang de joueurs de tambour les précèdent. Ils scandent admirablement la marche lente des soldats d'un autre temps. Puis — et c'est le clou — Napoléon, son mameluk et ses généraux en grand uniforme viennent passer en revue tout ce monde pseudo-militaire. Napoléon — venu d'on ne sait où — passe devant nous au trot de son cheval blanc et repart. C'est peut-être cette précipitation qui est la seule chose authentique, car l'empereur n'a pas le masque romain. Il paraît un peu grinçet, et sans cet aspect souffreteux ou assez auguste qu'il a eu suivant les moments de sa vie et dont certaines gravures, peintures ou sculptures nous ont gardé le souvenir. Je l'ai revu, somptueux cette fois, dans la statue de marbre blanc qui, au pavillon de Flore au Louvre, le représente au lendemain du sacre. Qu'il est beau ce musée que l'on a pu réaliser quand, sans doute sous l'influence d'André Malraux, le ministère des finances a consenti à déguerpir.

Vraiment la soirée aurait été assez désappointante, s'il n'y avait eu ces jeux si gracieux des sons, de l'eau et de la lumière.



Le souvenir de Louis Merlin me ramène loin en arrière, à 1935, quand j'ai dirigé en France le groupe H. E. C. de Montréal, invité par les H. E. C. de France à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École H. E. C. de Montréal. J'avais 35 ans; j'étais rondet, j'avais le crâne déjà assez déplumé, la moustache abondante et le nez surmonté d'un pince-nez, comme en portaient les gens célèbres à l'époque, tels Barthou, Léon Blum et Molotov, avec qui je n'avais, il est vrai, rien d'autre en commun: eux étaient arrivés, moi j'espérais l'être un jour. Un de mes anciens élèves, Pierre Dagenais, nous accom-

pagnait. Un peu plus tard, il nous a tous décrit avec gentillesse et une pointe de méchanceté dans la revue des étudiants H. E. C. C'est lui, à qui je disais un jour au cours du voyage: « Pierre, je ne me rappelle pas vous avoir eu comme élève. Pour que je me souviennne de vous, il aurait fallu que je vous eusse mis à la porte ! » Mais, c'est ce que vous avez fait un jour que je préférerais un roman à l'éloquence un peu sèche des faits et des chiffres que vous nous présentiez, me répondit-il. Nous avons bien ri tous les deux, lui, en particulier, qui devait par la suite devenir doyen de la faculté des lettres et que j'accueillis avec joie à la Société Royale du Canada.

75

Mais me voilà bien loin de Louis Merlin. C'est lui qui, à titre de secrétaire des H. E. C. de Paris, nous prit en charge à notre arrivée en France en 1935. Le voyage me valut vingt discours prononcés en vingt-et-un jours. Je frémis à distance en pensant à ce qu'ils devaient être.

Merlin était un organisateur remarquable. Il fit carrière dans la radio-télévision. Plus tard, on l'a retrouvé à la tête de plusieurs postes de radio-télévision, où il fit parler de lui. Sa fête des Tuileries me rappelle, à trente-cinq ans d'intervalle, celle qu'il avait organisée, au Cercle Inter-allié, à l'occasion de notre passage à Paris, et qui groupait les élèves de la Loïe Fuller, drapées dans leurs voiles féériques, Yvonne Printemps, avec sa voix charmante et son allure de grande vedette capricieuse et si gracieuse, ainsi que Serge Lifar, danseur déjà prestigieux. Tout cela a été raconté par Merlin dans le numéro spécial de la revue des H. E. C., consacré au Canada et à notre visite en France en 1935. Elle fut suivie d'un voyage auquel prit part un groupe des H. E. C. française, qu'attendait avec impatience cet autre excellent organisateur qu'était Armand Viau, ancien élève et grand ami des H. E. C. du Canada et de France. Très unis à ce moment-là, nous fûmes séparés petit à petit par la vie, qui ne parvint pas à briser entièrement les liens qui nous retenaient. Cependant, comme nous étions différents ! Lui était bouillonnant d'idées, de projets, d'initiatives, mais assez instable, et moi, je tâtais la glace d'un pied hésitant, j'avançais lentement, voyant le but et préparant les voies pour y atteindre, avec tout ce que cela comporte d'agaçant pour un esprit hardi comme l'était Armand Viau en constante hantise de l'immédiat.

19 septembre

76

Dans *Le Devoir* que j'ai lu à la Banque Canadienne Nationale de Paris, il y a une étonnante photo de Pierre Elliot Trudeau. Il cause avec Robert Bourassa. Il y a sur sa figure une assez curieuse astuce. Il y a aussi beaucoup de finesse dans ce masque qu'on nous montre de profil. On sent qu'il cherche à convaincre son interlocuteur avec des arguments subtils. Ses cheveux, qui descendent très bas le long de la joue et son profil rappellent étonnamment Disraëli. J'en ai été frappé dès que je l'ai vu. En toute sincérité, je l'aime mieux ainsi qu'entouré d'actrices et de l'auteur de *Papillon*, cet interdit de séjour qu'un livre très vivant a transformé en quelques mois. D'un échappé du bagne, il est passé à l'état de riche écrivain dont personne n'avait encore essayé de réduire le livre en pièces, comme la chose s'est produite depuis. Cela lui est égal, car il a vendu près d'un million d'exemplaires de son ouvrage. C'est curieux comme le succès en littérature ou en politique efface tout. Si son livre se vend bien ou si l'on est élu, on passe de l'état d'inconnu ou de paria à la plus agréable des existences. Mais gare à la culbute; le succès étant instable comme l'humeur ou la fidélité de certaines femmes. « Souvent femme varie bien fol est qui s'y fie » disait François I^{er}, qui s'y connaissait en instabilité, volte-face, parole donnée et non tenue. Il faut dire qu'il n'avait pas la partie facile face à Charles-Quint, son vieil ennemi de toujours, qu'il fallait vaincre par la ruse plus que par la force; ce qui chez les petits paraît détestable, mais est apprécié des grands, depuis que Machiavel a imaginé un système politique qui porte son nom.

20 septembre — Londres

Chaque fois que je suis à Londres, je vais au *Royal Festival Hall* pour dîner d'abord, puis pour un concert. On y mange médiocrement après avoir fait le pied de grue, mais on y joue de la bien belle musique. Malheureusement, ce soir-là, il n'y avait plus de billets: tout étant vendu. Très gentiment, on m'invita à entrer dans la queue, qui s'étirait à l'extérieur tel un boa constrictor au soleil. Comme je n'aime pas beaucoup attendre, j'allai de l'autre côté, au *Queen Elisabeth Hall* où il y a deux salles, l'une de moyenne dimension pour un orchestre réduit et l'autre pour la musique de chambre. On l'appelle, je crois, *Purcell Room*, en souvenir du grand musicien anglais né et mort à Londres au XVIII^e siècle. Elle était fermée ce soir-là. Aussi ai-je dû me rabattre sur l'autre salle où on donnait un festival d'art indien.

Une jeune femme en sari est venue nous mettre en garde: l'Inde n'est pas facile à comprendre, nous a-t-elle dit. Et c'est vrai. Que penser de ces harmonies si différentes des nôtres, de ces crissements, de ces lentes mélodies monotones et, parfois, de ces chants qui nous paraissent criards à certains moments, mais dont les modulations sont comme des plaintes longues, interminables. Quelle grâce il y a, dans cette main qui fait vibrer les cordes d'un long instrument reposant sur le sol comme une grosse citrouille rouge et qui me paraît jouer le rôle de la contrebasse, avec des tons plus clairs, plus cristallins. Ils sont trois ou quatre artistes sur un double tapis. Les hommes assis à la taille et les femmes, les jambes allongées sous le sari qui les entoure. Le sari leur donne un aspect gracieux, mais presque uniforme, bien différent de certaines femmes de chez nous qui, en découvrant jambes et cuisses, croient acquérir indépendance et personnalité. Dans notre société occidentale, les femmes se distinguent l'une de l'autre non seulement par la figure et la courbe du nez, mais par ce qu'une mode bienfaisante permet de montrer décentement: la décence ayant évolué et permettant de faire valoir ce à quoi s'opposaient auparavant les bonnes mœurs ou la pudeur. Il faut dire que la pudeur est une chose bien relative; ce qui n'implique pas que la vertu se mesure à la hauteur de la jupe. Si la maxi tend faiblement à remplacer la mini, les femmes trouvent un accommodement dans la maxi qui, en se fendant dans le sens de la hauteur, devient peut-être plus audacieuse.

À ce festival, j'ai aimé aussi cette danse très jolie tant que l'artiste s'en est tenue à des jeux de main gracieux. Assez curieusement, comme une danseuse espagnole, elle a eu tout à coup un mouvement giratoire qui a soulevé sa robe et nous a montré des choses bien peu plaisantes, je l'avoue; courtaude et un peu lourdaude, elle devrait s'en tenir à des jeux plus calmes dans cette robe longue qui la grandit.



Déjeuné ce midi avec des assureurs qui, l'alcool aidant, se sont déchaînés; il faut dire que je leur avais donné l'exemple. Chose curieuse, il s'est produit dans le cas de l'un d'entre eux exactement ce qui s'était passé quelques années auparavant avec un assureur français — charmant homme — que je connaissais à peine. Tout de suite, nous nous sommes sentis en confiance, comme si nous avions été amis depuis longtemps. Si notre hôte a dit à un moment donné: « il est trois heures, excusez-nous de vous avoir retenu », l'autre a répondu: « pas du tout j'ai

tout le temps voulu. » C'est un *Lloyd's underwriter* très occupé qui s'exprimait ainsi, homme bousculé qui siège dans cette *Room* aux usages séculaires, dans un cadre moderne de marbre et de bois précieux.

21 septembre, London Airport

78 Il est curieux de voir comment, mis en confiance, certains Anglais parlent des femmes quand ils sont entre eux ! Je n'en ai pas été effarouché, mais comme me surprennent toujours ces précisions qu'un homme peut apporter sur ses aventures personnelles même si, au cours des ans, ses cheveux sont devenus poivre et sel et ses prouesses érotiques peu spectaculaires sans doute.

À la cafétéria de l'aéroport, j'ai été desservi tout à l'heure par un Indien à la barbe abondante, comme la portait Édouard VII, et au turban gris mauve. Quelle allure on peut avoir ainsi ! J'ai été tenté de l'inviter à s'asseoir à côté de moi, autour de cette table où j'écris parce que le bar est fermé. Au lieu d'un porto rubis, délicieux au goût et à l'œil, je dois me contenter d'un jus d'ananas qui établit une excellente moyenne avec les ingurgitations de ce midi. Au Club de notre ami, tout à l'heure, on nous a servi un bordeaux et un vin du Rhin excellents. Les Anglais ont reconstitué leur cave depuis qu'on a ouvert la porte aux produits de l'extérieur. Il est vrai qu'en retour ils exportent beaucoup de whisky. Dans les milieux bourgeois de France, on ne boit plus guère que ce qu'en pays d'Amérique on appelle du *scotch* et, ici, un *whisky*, avec l'air de vraiment aimer ça.



En ce moment, les services d'avion sont assez désorganisés. Au départ de Montréal, l'avion d'Air France avait une heure et demie de retard; ce qui nous a fait rater la correspondance pour Nice. Nous avons été mis à bord d'Air-Inter, mais nos bagages n'y étaient pas. Ils ne nous furent remis que le soir. À l'arrivée à l'hôtel, on nous a donné d'autres chambres que celles auxquelles nous sommes habitués, sous le prétexte qu'elles venaient d'être redécorées. À Paris, au retour de Nice, il n'y avait ni porteurs, ni charriots, ni taxis. Ce fut une belle bagarre. Dimanche, au départ pour Londres, l'avion d'Air-France avait une demi-heure de retard. À Londres ce soir, BEA a également un retard d'une demi-heure. Et l'on vient d'annoncer que l'avion finalement ne partira pas. Où est le fameux sens d'exactitude de l'aviation et la parfaite efficacité du service ? Serait-ce chose du passé ? Ou serait-ce que les pré-

cautions prises pour éviter les détournements d'avion exigent beaucoup de temps ?

On vient d'annoncer que l'avion de BEA pour Turin et un autre pour Bâle auront une heure de retard et celui de Milan une demi-heure. Pour peu que cela dure, les voyageurs reviendront au vieux train de papa. Je n'y aurais aucun inconvénient si j'y dormais. James Bond n'est distrait que par le charme des jolies femmes et le temps qu'il faut pour se livrer à d'aimables ébats. Puis, il dort comme un loir, le contrôleur des wagons-lits devant le secouer pour l'éveiller. Moi, hélas, si le mouvement du wagon me berce, il ne va pas jusqu'à m'amener au sommeil. Il est vrai que les wagons et les locomotives sont bien différents de ceux qu'on connaissait autrefois sur la ligne Québec-Chicoutimi ou Montréal-New-York. Souvent, ils étaient sales et ils nous secouaient comme des fétus de paille, avec un jeu de boggies, un chant des rails et des roues, que certains musiciens ont rappelé avec les bruits de la locomotive, comme une harmonie des temps nouveaux. À l'époque où j'utilisais le train, ces bruits m'empêchaient de dormir pendant toute la nuit, et j'arrivais à destination avec les idées un peu brouillées. Je sortais du train grisâtre et l'allure bien ralentie.

79

Pourquoi me souviens-je à ce propos d'une histoire remontant non dans la nuit des temps, mais à l'époque de la prohibition aux États-Unis ? Un de nos amis — devenu depuis le représentant officiel de la Reine en son Conseil, se rendait à New-York. À côté de lui était un Canadien français dont on visitait les bagages avec cette rudesse qu'y mettait le gabelou américain. Il se lamentait parce qu'on lui enlevait une bouteille qu'il destinait à sa vieille mère. « *Alas ! my poor mother* » disait-il avec un accent affreux. Apitoyé, notre ami chercha à expliquer le cas au douanier mais sans succès. Quand ce dernier fut parti, l'autre lui dit : « Monsieur, je vous remercie, mais, ne vous en faites pas, je parle l'anglais beaucoup mieux que vous et, si vous voulez me suivre dans les cabinets, je vous montrerai que, dans le réservoir d'eau, on peut loger beaucoup plus de bouteilles que vous ne le croiriez. » Notre ami en riait encore longtemps après, avant qu'il ne devînt Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur du Québec, représentant très digne de Sa Gracieuse Majesté.

Toute cette période de la prohibition a été une source d'anecdotes et d'abus sans fin. Seul, le gouvernement Taschereau tint le coup au Canada. Il organisa sa régie. On se rendit compte rapidement qu'il

avait posé un précédent moralement valable et bien rentable. Les autres provinces suivirent quand elles comprirent qu'on n'impose pas l'abstinence, pas plus que la continence, à un peuple entier. Les unes après les autres, elles en vinrent au régime instauré dans la province de Québec plusieurs années avant. Une fois de plus, le bon sens avait prévalu sur une étroitesse d'esprit qui a été l'une des plus grandes écoles du crime aux États-Unis.



80

Plusieurs Canadiens des mieux placés organisèrent la contrebande de l'alcool aux États-Unis, à cette époque. Ils en profitèrent soit directement, soit indirectement par personnes interposées. Un jour, l'un d'eux se fit reprocher ses opérations par des collègues au Club Saint-Denis. Furieux, il dit à ses interlocuteurs: « La seule différence entre vous et moi, c'est que j'ai gagné plus que vous, en accompagnant mes chauffeurs jusqu'à la frontière. Vous vous faisiez voler; moi je touchais le produit de l'opération intégralement. » Il y avait fraude, mais le gouvernement canadien fermait les yeux sur la destination de l'alcool quand on lui avait payé ses droits.

Ce trafic est au départ de la fortune de plusieurs grands distillateurs, devenus avec les ans amis des arts et des lettres.

Celui auquel je pense n'était pas un malhonnête homme, au sens ordinaire du mot. Il payait ses impôts régulièrement, aidait beaucoup de jeunes gens à faire leurs études. Il faisait des dons abondants à des œuvres de charité et si, pour lui les liens du mariage avaient une relative solidité, il était ce que l'on appelle un brave homme et, sans doute, un bon chrétien, au sens le plus immédiat du mot. Il faisait partie de quelques conseils d'administration. Je me rappelle avoir siégé avec lui dans certains, un peu plus tard, quand le vent de l'oubli eût soufflé avec assez de force pour chasser les miasmes des années 20. À l'époque, la prohibition avait à ce point faussé les esprits que la morale ou la décence, selon qu'on voudra, avaient momentanément perdu leurs droits.



A BEA, on me suggère de prendre l'avion de sept heures et demie à Air-France, qui va de Londres à Paris. Je me précipite au guichet pour apprendre que, lui aussi, est en retard de vingt minutes. Je renonce à m'impatiser. Je me fais servir un verre de porto au bar maintenant

ouvert. Il m'aidera, je l'espère, à retrouver ma bonne humeur ou, tout au moins, à me résigner.

Le lendemain, j'apprends de mon ami J. R. que son avion est arrivé à Paris, en provenance de Rome, avec trois heures de retard. On en a fait descendre les passagers pour identifier et vérifier les bagages. Ce qui restait était mis de côté. Ainsi, on est sûr que ce qui monte à bord ne contient rien de dangereux. À Orly hier, on a découvert une bombe à retardement dans un avion qui se préparait à partir. Ailleurs, bagages et passagers sont passés aux rayons X, avec, parfois, d'indiscrètes indications de frêles structures d'acier soutenant de bien lourdes charges.

81

Voyant tous ces retards, j'ai suggéré à G. B. P. de ne pas venir à Londres et de rentrer directement au Canada. Elle prendra Air-Canada alors que j'utiliserai Air-France pour me rendre en Angleterre à nouveau.



27 septembre

Déjeuner hier chez *Lipp*. Nous avons profité du moment où nous étions dans le quartier pour demander à l'église de Saint-Germain des Prés qu'on dise une messe aux intentions de Jean-Marie Gauvreau. Un câble de mon fils nous avait annoncé la mort de ce vieil ami, auquel m'attachaient des liens nés de préoccupations et d'aspirations communes. Avec lui, disparaît un peu de notre jeunesse à l'époque où, à Paris, Jean-Marie Gauvreau se préparait à son œuvre, puis l'accomplissait à Montréal, malgré l'apathie de beaucoup de gens et l'insuffisant appui de beaucoup d'autres et des pouvoirs publics, qui ne lui fournissaient pas toujours ce qu'il lui aurait fallu pour mener tous ses projets à bien. Son École du Meuble aurait pu être une petite école technique. Il en a fait un grand établissement où l'on accueillait tous les arts de l'ameublement et de la décoration. Longtemps, ses professeurs, comme Borduas, Gagnon et Marcel Parizeau, ont exercé une influence très forte sur la jeune génération des peintres canadiens. Tous ensemble, ils ont contribué à faire admettre des idées nouvelles, des conceptions différentes de l'art de peindre. C'est Jean-Marie Gauvreau qui les avait groupés et les protégeait contre les attaques de l'extérieur. Il dut céder devant *Refus Global*, mais l'œuvre d'émancipation était déjà commencée.

Marcel et lui devaient prendre la direction de l'École des Beaux-Arts. Malheureusement, la mort prématurée de mon frère brisa une

équipe qui aurait pu faire de grandes choses, dans un milieu où l'absence de formation première ou de goût, la fantaisie et une certaine tendance aux solutions un peu folles s'entremêlent souvent, au point qu'on peut difficilement les dissocier, à moins qu'une influence très forte n'intervienne au risque de se faire taxer d'obscurantisme.

82

Jean-Marie Gauvreau a aussi joué un rôle d'éveilleur, d'animateur dans le domaine de l'artisanat. Il a ouvert les fenêtres sur des techniques nouvelles, là où on aurait pu traîner longtemps un métier sclérosé. Au retour à Montréal, j'irai m'incliner sur sa tombe, en me rappelant tout ce qu'a été pour lui ce séjour à Paris, comme pour presque tous ceux qu'on appelait il y a près d'un demi-siècle, les *Anciens d'Europe*, avec un peu d'admiration et de crainte. Il faut dire que certains étaient assez désagréables. Ils le furent tant que la société canadienne ne les eût pas acceptés comme ils étaient, avec leurs qualités, leurs défauts et leur grand désir d'être utiles. Ce qui rendait parfois leurs critiques insupportables, c'est qu'ils avaient la dent dure et le verbe haut. Quand on comprit leur valeur et l'utilité qu'ils pouvaient avoir dans une société qui avait grand besoin d'une élite nouvelle, ils donnèrent leur mesure.



Un peu plus tard, dans l'après-midi, je suis allé du côté de la place Furstenberg, lire et me reposer dans un petit jardin qui est à l'arrière de l'atelier occupé par le peintre Delacroix. Dans le musée qui l'entoure, on a réuni quelques-unes de ses œuvres, mais aussi d'autres peintres qui ont aimé Delacroix durant sa vie d'artiste ou qui ont subi son influence après sa mort, tel Paul Cézanne: artiste parmi les plus grands de France et dont la vie a été une série de tristesses, de mécontentements, de désappointements et de faillites, même dans l'esprit de ses amis comme Zola. Son œuvre n'a été appréciée que vers la fin de sa vie. Comme il a dû être affreusement malheureux pendant cette période où on critiquait sa peinture, son caractère, sa sauvagerie et ses colères ! Et dire que maintenant ses toiles sont parmi les mieux cotées aux enchères de Londres, de Paris ou de New-York.

Dans ce jardin, entouré de murs garnis de lierre grim pant qui commence à rougir, quelle paix règne ! Dans le silence, on entend une guitare, parfois un chant gracieux. Comme on est loin de la circulation qui pilonne la place de Saint-Germain des Prés ! C'est là que se trouve le café des deux Magots, où les étudiants canadiens se réfugiaient autrefois pour parler, à côté de quelques écrivains restés

fidèles aux habitudes de leur jeunesse. Il y a aussi, de l'autre côté, la brasserie Lipp d'où nous venons. Elle a gardé son cadre vieillot. Que de souvenirs se rattachent à ce restaurant qu'ont fréquenté tant de gens célèbres ou d'étrangers qui, comme nous, viennent y chercher l'atmosphère qu'ils ont aimée il y a un demi-siècle.

Et tout cela, à deux pas de cette place Furstenberg où résistent tant bien que mal deux marronniers, entourés de boutiques qui offrent au chaland des objets anciens, à des prix gonflés par l'inflation et l'engouement de l'acheteur pour les choses d'autrefois.

Conduit par un de mes amis, je suis allé déjeuner à Jouy-en-Josas, avec le directeur de l'École des Hautes Études Commerciales. Située en plein Paris autrefois, l'École a maintenant ses immeubles dans un grand parc à une quinzaine de kilomètres de la ville. La Chambre de Commerce de Paris s'en est portée acquéreur il y a une vingtaine d'années je crois, et elle y a logé l'École. Quelle différence d'installation et de programme d'une décennie à l'autre ! On y donne trois enseignements qui préparent élèves et patrons aux disciplines nouvelles: le Centre de formation continue, l'École des Hautes Études Commerciales elle-même et l'Institut supérieur des affaires. Ce dernier est dirigé par un Canadien de Montréal, ancien élève de la Harvard School of Business Administration. Il connaît notre jeune équipe H. É. C. de Montréal, mais non celle qui l'a précédée et dont il ne faut pas faire fi. Nous nous sommes un peu heurtés, à un moment donné, sur la question de la langue française au Canada et sur son utilité. Ai-je eu tort de lui rappeler que s'il n'eût parlé le français, il ne serait pas entré aux H. É. C. de Paris ? Et tout cela parce que je lui disais que la langue de travail dans nos entreprises était le français.

Aux H. É. C. de Paris, il y a deux influences dominantes: celle de Harvard, qui se traduit par la méthode des cas et des séminaires, et celle d'Oxford qui prend la forme des sports, auxquels prennent part environ soixante pour cent des étudiants. Au début, la participation était obligatoire. Elle ne l'est plus, mais on y invite les élèves dans un décor charmant. Ce n'est pas celui du Petit Trianon ou de la ferme chère à la Reine Marie-Antoinette, qui n'est pas très loin de là, mais un beau parc.

L'École est logée dans des immeubles modernes, entourés de pelouses, d'arbres, de cours d'eau propices au canotage, à la nage et

aux exercices physiques en pleine nature. Neuf cents étudiants y sont en permanence. Chaque année, on accueille deux cent quarante nouveaux. Après trois ans, ils sortent avec un diplôme assez prestigieux, qui leur ouvre toutes les portes. Si, à l'entrée, on est extrêmement sévère, par la suite on l'est moins, semble-t-il. Un professeur m'a confirmé ce qu'un de ses compatriotes m'avait dit: « autant il est difficile d'y entrer, autant, une fois accepté, l'étudiant donne un minimum d'effort ». Je pense que c'est la difficulté d'un pareil cadre qui rappelle celui de *Royal Roads*, à Victoria. Là également, il est plus facile de vivre agréablement que de travailler. Mon fils me disait un jour combien il était difficile d'étudier dans un décor où l'herbe est tendre, les arbres si beaux, le milieu si accueillant et les sports si variés.



Le lendemain, au cours d'un déjeuner chez nos associés de Paris, j'ai eu une longue conversation avec un agent général d'assurances qui habite Nantes. Lui aussi semble souffrir du bien curieux complexe d'infériorité qui guette les habitants de la Province. Nantes, m'a-t-il dit, est une région riche où autrefois habitaient des armateurs audacieux, chez qui régnait un remarquable esprit d'entreprise. Tout cela s'est calmé. Maintenant on se trouve devant des gens qui ne pensent qu'à conserver leur argent: entreprise souvent difficile, mais peu productrice d'emplois. N'y a-t-il pas à Nantes, lui ai-je demandé, un milieu universitaire qui apporte à la ville un ferment bien précieux ? Les professeurs n'y sont qu'en passant, m'a-t-il répondu. Ils sont tous attirés par Paris. Ils sont là en attendant mieux, comme une étape vers la capitale.

La différence me paraît grande entre nos cités universitaires et celle-là. L'Université Laval par exemple s'est incorporée à la ville. Elle y a créé une atmosphère valable, précieuse. Un professeur de Laval vit de la ville et pour sa ville. Il en sort pour assister à des congrès, mais il y revient. Souvent il s'isole, mais malgré tout, il est profondément lié au milieu. Ses travaux sont de Québec et pour Québec. Aussi l'instinct d'équipe, de groupe est-il en lui. Il vit d'ailleurs dans une atmosphère de paix et de tranquillité bien propice à la production intellectuelle.

C'est ainsi que faisant corps avec la ville, il l'enrichit; ce que ne paraissent pas encore avoir fait les professeurs de Nantes ou ceux de Nogent qui, pour la plupart, vivent à Paris et voyagent soir et

matin. C'est ce que me disait A. L. dans le train qui nous ramenait du Mans le surlendemain. Directeur de société, il habite lui-même Paris, sa femme lui ayant dit carrément qu'elle ne voulait pas vivre en dehors de la grand'ville.

Au cours du déjeuner, notre ami a eu un mot qui me paraît juste. L'ordinateur est en train de transformer mes employés en robot, a-t-il dit. « Toute la journée, ils remplissent des formules en faisant des ronds ou des croix en face de la question que, plus tard, la machine analyse. Je ne peux songer à attirer mes fils dans ce métier. Ils ne voudront pas jouer ce rôle de faiseur de ronds, eux qui sont préparés à autre chose. Et c'est dommage car ils sont intelligents et formés. » Pourquoi n'en pas faire des courtiers, qui pourraient utiliser au maximum leur formation, lui ai-je dit ? J'y songe, m'a-t-il répondu. Je vais lui envoyer l'article où j'ai résumé mes idées sur les relations du père et des fils en affaires, car il a paru s'y intéresser.

85

Je crois que l'origine de cette étude vaut la peine d'être contée. Germaine et moi nous étions laissés embrigader dans le comité de direction de l'École des Parents, il y a plusieurs années. Une fois par semaine, l'hiver, le groupe se réunissait dans la grande salle de l'école Saint-Stanislas, rue Laurier. On y donnait des causeries sur les relations des parents entre eux, des parents avec leurs enfants et du clergé avec les parents. Il y avait foule aux conférences données par le docteur Léon Gérin-Lajoie et par l'abbé Irénée Lussier, qui traitaient ouvertement d'un sujet jugé *tabou*, en dehors du confessionnal. Guy Boulizon me demanda un travail, un jour. Je pensai traiter d'un sujet qui me tenait à cœur : les relations des pères et des fils en affaires. Me suis-je bien acquitté de la tâche ? Je n'en sais rien, mais si j'avais à exposer mon point de vue une autre fois, je pense que je ne changerais pas grand-chose.

Pour réunir ma documentation, je procédai d'abord par sondages auprès de certains qui avaient souffert de leur expérience familiale, et d'autres qui s'en félicitaient. Au *cocktail parties* auxquels j'assistais, j'attendais que mon interlocuteur eût pris deux ou trois verres ; je lui expliquais la petite enquête à laquelle je me livrais, puis je l'écoutais. Au retour chez moi, je résumais notre conversation. J'ai ainsi compté vingt-deux notes, qui servirent de base à mes conclusions. Un des pères interviewés me dit : « J'ai divisé mes affaires en trois. J'en ai gardé une ; quant aux autres, ce sont mes fils et ma fille qui les admi-

nistrent. Je serai là pour les aider de mon vivant s'ils font des erreurs. » C'est peut-être celui-là qui me fut le plus utile pour comprendre le problème et poser les bases d'une solution. Il y en a sûrement d'autres, mais je pense que c'est la plus réaliste puisqu'elle donne aux fils l'occasion de montrer leurs qualités et leurs défauts et d'apprendre comment on gère une entreprise. Il faut se rappeler qu'on devient chef d'orchestre à la seule condition qu'on puisse diriger des musiciens. Autrement, on ne peut qu'en parler théoriquement ou enseigner l'histoire de la musique; ce qui n'est tout de même pas la même chose. La situation me paraît la même dans les affaires. On peut bien diriger une entreprise si l'on s'y prépare, si l'on a les qualités voulues et si on a l'occasion d'accéder graduellement, mais assez rapidement, à un poste de commande. À moins d'avoir des qualités innées, extraordinaires, que la vie permet de faire valoir rapidement et quelques réserves pour faire face aux erreurs de jugement ou à l'inattendu.

Londres, 30 septembre

En sortant du *Mayfair*, je me suis dirigé vers Berkeley Square, où il y a de très beaux arbres, aux troncs énormes et bosselés et des gazons opulents. En passant devant une boutique de libraire, je me suis informé de l'ouvrage de Joseph Bouchette, publié à Londres en 1832 et illustré de fort belles gravures faites d'après des dessins de ses fils ou de lui-même. *The Topographical Dictionary of Canada* se vend maintenant à un prix assez élevé: quelque trois cents dollars pour les trois volumes, m'a dit le marchand très au fait de l'œuvre de Bouchette. À Montréal, un peu plus tard, on m'a affirmé que l'ouvrage de 1815 se traite à \$200 dollars. Et dire que c'est à la fin de sa vie que l'auteur a pu se faire rembourser partiellement par le gouvernement le prix des livres dont il avait fait les frais. Et cependant quelle propagande, il faisait à ce pays distant et inconnu ! J'ai été surpris d'entendre le libraire me dire: « il y a aussi les cartes qui sont parmi les plus précises et les plus belles de l'époque. » À mon retour au Canada, je m'adresserai au Ministère des forêts pour essayer de les voir. Peut-être le directeur de l'École de Foresterie pourra-t-il m'aider à les obtenir ? Il est au Conseil de La Laurentienne, comme je suis à La Paix; il devrait être possible de l'intéresser à l'étude que je me propose de faire sur Joseph Bouchette. Celui-ci a été arpenteur-général de la Reine à une époque où il n'était guère facile de remplir son poste: il lui fallait parcourir le territoire l'aviron à la main ou pénétrer à l'inté-

rieur par les routes qui existaient alors. Le Grand Voyer faisait sans doute son possible, mais ses ressources étaient minces. Aussi les voies du Bas-Canada étaient-elles cahoteuses et complètement défoncées après l'hiver. Dès le printemps, c'est par le canot que l'arpenteur-général pouvait le plus facilement accomplir sa besogne. Et c'est peut-être parce qu'il a été sur le terrain que ses études ont été aussi précises et qu'à distance, elles sont aussi précieuses pour ceux qui veulent étudier l'époque.

1^{er} octobre

87

Déjeuner ce midi au *Savoy* avec le capitaine S., dont le bateau était en rade de Monte Carle, durant le dernier *Rendez-Vous de Septembre*. Ce n'est pas le même homme : le marin au teint basané et cet amphitryon qui nous mène à travers la faune internationale du *Savoy*. Nous étions avec le conseiller financier du groupe T, propriétaire d'une très importante chaîne de grands journaux de Londres, dont le *London Times*. Il nous a parlé du patron qu'il admire un peu comme un être à part, hors mesure, qui, parti de rien, est parvenu à monter une énorme entreprise où il fait la pluie et le beau temps. Tout comme Lord Beaverbrook le faisait de son vivant, mais dans un autre groupe. Il est curieux que deux Canadiens se soient ainsi trouvés à peu près au même moment, à la tête d'un empire, dans l'Empire où ils étaient bien peu de chose quand ils sont venus à Londres, l'un des provinces maritimes et l'autre du centre du Canada.

À une table voisine de la nôtre, il y avait J. L., entouré de sa cour ordinaire de jolies femmes et de vieux messieurs bavards et distingués. Je suis allé lui serrer la main et lui suggérer de voir à Paris ou à Londres cet extraordinaire trio que forment Istomin, Isaac Stern et Leonard Rose. La veille de notre départ, Germaine et moi les avons entendus à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées. Ils ont joué le premier des neuf concerts consacrés à l'intégrale des trios et variations de Beethoven, à l'occasion du deuxième centenaire que l'on fête actuellement dans les villes du monde entier. J. L. retourne à Paris pour entendre le prochain concert de l'orchestre de Paris dirigé par Von Karajan. Nous voulions y aller nous-mêmes, mais nous avons quitté Paris trop tôt.

Germaine est revenue directement au Canada, pendant que j'allais à Londres discuter quelques affaires laissées en suspens. Je ne déteste pas cette double vie que mes affaires et mon agrément m'imposent tour

88 à tour. Je n'ai d'ailleurs aucune difficulté à alterner. Hier soir, j'écoutais au Royal Festival Hall un jeune pianiste roumain du nom de Rau Lupu, formé au Conservatoire de Moscou. Extraordinaire virtuose, il a joué avec finesse et beaucoup d'habileté deux concertos, l'un de Mozart (K414) et l'autre de Beethoven (no 1). Quel charme présente une pareille musique dans un pareil cadre qui, assez curieusement, ne détonne pas, tant l'acoustique y est bonne. Et ce matin, dans la *City*, je discutais gravement d'un sujet grave. Hélas ! mes interlocuteurs ne partageaient pas entièrement mes vues. C'est dans des moments comme ceux-là qu'il ne faut pas se laisser abattre et plier bagages. *Tomorrow is another day*. Je recommencerai demain. En attendant, je vais respirer l'air dans *Green Park*. J'y ai vu un transat de toile bien attrayant sous ce soleil d'automne, encore chaud, et sous ces nuages qui circulent là-haut, lourds comme un remords. Ce qu'il faut chercher dans Londres, c'est cette alternance des grands immeubles dont certains sont beaux (mais pas les plus récents), somptueux même, et des espaces verts aux arbres très hauts et chargés de feuilles vertes ou brunes en ce moment de l'année. Fort heureusement, les bombes de Goering les ont laissés en place.



Hier soir on donnait au *Fortune Theatre*, *The Contractor* de David Storey. Voilà une bien curieuse pièce et une assez étonnante réussite. L'auteur a imaginé une tente qu'on met en place à l'occasion d'un mariage et qui occupe la scène. On la dresse d'abord, puis on la descend, en mettant la toile en sacs et en rangeant les poteaux et le plancher de bois. C'est moins que rien, mais l'auteur parvient à maintenir l'intérêt de sa pièce par le dialogue de ses personnages : ratés, arriérés mentaux ou ex-bagnards échappés que le *Contractor* paie mal et dirige à grands coups de gueule. Pas un instant on a l'impression de longueur. Et cependant l'intrigue est mince. L'accent et le vocabulaire sont ceux du Yorkshire, me disent mes amis Eric et Marjorie. On est bien prêt du *joual* comme phénomène linguistique. Au début, je n'y comprenais rien, puis je m'y suis fait et j'ai pu suivre les conversations avec un peu d'efforts, mais sans perdre grand'chose.

Qu'on est loin des pièces de Françoise Sagan et de Françoise Dorin, que nous avons vues à Paris, Germaine et moi. J'ai été ravi par un *Sale Égoïste*; mais *les Bonshommes* m'ont déçu, quoiqu'on y trouve un peu de ce style étincelant et de cette langue brillante qui ont fait

de Françoise Dorin un auteur en vue. Sagan m'a déçu une fois de plus avec « Un piano dans l'herbe ». Il s'en dégage une impression d'ennui que l'auteur a peut-être voulu, mais qui déçoit. G. B. P. me traite d'esprit entier, préjudicié et bien mal disposé pour juger Sagan que tout le monde aime. Autant j'ai été ravi par *Bonjour, tristesse*, autant ses pièces m'agacent, m'ennuient, me déplaisent ou me laissent indifférent, comme une chose à moitié réussie, sans intérêt autre que mondain; ce qui est d'un mérite assez mince. Et cependant elle attire des foules bien parisiennes. Comme le *Pipe Piper*, on la suit sans discuter, trop content d'être admis dans cette foule qui dit: « J'ai vu ou j'ai lu le dernier Sagan ». Quels dons elle a, mais comme elle les utilise peu ! Si elle continue, elle n'aura été qu'un témoin bien ordinaire d'un milieu bourgeois bien peu intéressant où le whisky, l'argent, l'adultère et l'auto de course sont les éléments les plus intéressants de la vie.



Il y a deux ou trois ans, j'ai écrit deux textes que je n'ai pas encore osé publier. Le premier s'appellerait *Mon père et nous* et le second, *Mes fils et nous*. Les deux relatent notre vie de famille avec, dans le premier cas, mon père comme personnage principal. Dans la famille, il était le point d'intérêt. Pendant longtemps, il prit toutes les décisions et fut le moteur de cette vie familiale qui aurait été tout autre s'il n'avait pas été là. Puis, il y eut la famille nouvelle, la mienne, avec Germaine comme pôle d'attraction, puis les fils avec leur caractère, leurs goûts, leurs petites aventures, leurs mots d'enfant, leurs heurts avec la vie et leurs amis. C'est tout cela que je raconte avec un plaisir évident. Peut-être sera-t-il difficile de faire paraître un livre, avec ces seuls récits familiaux ! Si je ne m'y décide pas, je laisserai le texte en friche à mes fils, un peu comme un champ fertile, mais où rien n'a poussé que les mauvaises herbes et les plantes sauvages. Et cependant sur certains côteaux et dans certaines plaines d'Espagne, du Maroc ou de France que j'ai vus, il y a de bien jolis coquelicots, colorés et délicats ! Ce serait dommage, me dit-on; mais combien de gens s'intéresseraient à nos petites affaires ? Orgueil, pudeur des choses de notre vie intime, crainte d'un four ? Peut-être y a-t-il un peu de tout cela dans mon hésitation ! Et cependant, dans mes pages de journal, n'ai-je pas à peu près tout dit sur ce que permettait le censeur familial !



20 octobre

90

Dans les journaux et à la radio-télévision, on parle, en ce moment, surtout de l'enlèvement de M. Cross, l'attaché commercial de Grande-Bretagne, par des membres du F.L.Q. Petit à petit, on a dû se rendre aux conditions des ravisseurs pour essayer d'empêcher la mort du diplomate anglais. Par exemple, on a donné lecture du *Manifeste* du mouvement: mélange d'injures, de réclamations et de récriminations contre l'*establishment*, les milieux officiels et les capitalistes qu'on réunit en une même réprobation. Que le F.L.Q. ait obtenu de cette manière des choses qu'il n'aurait jamais eues sans son attitude de violence, cela est incontestable. On a dû parler de l'indépendance du Canada français, là où on avait défendu qu'il en fût jamais question. Ce serait risible, s'il ne s'agissait d'un des cas de violence les plus graves, si l'autorité n'était forcée une fois de plus de baisser pavillon et s'il n'y avait un précédent qui ne manquera pas d'être suivi. Déjà, un autre personnage, plus près de nous, a fait l'objet d'un deuxième enlèvement. Il s'agit cette fois d'un ministre provincial qu'on a cueilli dans la rue à côté de chez lui, suivant les meilleures traditions établies par le film partout où, si l'on craint le nu, on n'hésite pas à étaler le crime dans toute son horreur.

Qu'advient-il de tout cela? Je n'en sais rien exactement, mais on peut être sûr que si on met la main sur les ravisseurs, la foule leur fera un mauvais parti avant que la police ne les mette à l'abri pour permettre à la justice de suivre son cours.¹ À une déclaration assez violente et purement émotive d'un de nos amis hier, en face d'un des plus beaux spectacles d'automne qui soient, un grand avocat nous a rappelé les principes mêmes de la justice et de la démocratie. « Les ravisseurs seront condamnés seulement s'ils sont reconnus coupables, a-t-il dit! » C'est cela qui fait la grandeur et la faiblesse des pays démocratiques. Si on n'agit pas ainsi, on revient aux mœurs des *Western* les plus brutaux: la balle dans le crâne ou l'échafaud, au milieu des hurlements de la foule. Mais avant d'accepter les lenteurs et les précautions juridiques, il faut faire taire les bouffées de haine, d'horreur et le désir de vengeance qu'une éducation bourgeoise n'a pas complètement étouffé au plus profond de soi.



¹ Comme on se trompe parfois! Quand on a mis la main sur les ravisseurs, la foule a suivi le cortège policier qu'on avait cru bon de constituer d'un œil curieux, mais presque indifférent.

Ce qui m'inquiète le plus dans toute cette affaire, c'est d'abord l'impuissance de la police. On a l'impression d'être bien mal défendu. À tel point qu'il y a en ce moment dans le milieu bourgeois — le nôtre — une atmosphère de crainte, d'angoisse même qui est peut-être le plus clair résultat obtenu par le F.L.Q. C'est ainsi sans doute que recommandent d'agir tous les partis de force et de violence, qu'ils soient facistes, communistes ou maoïstes. Et cela, au moment même où le gouvernement canadien vient de reconnaître la Chine. Ce serait ridicule si la mort de Pierre Laporte, survenue par la suite, n'était tragique.

12 novembre

Pendant un mois — période d'accouchement de la Revue, je me suis tu. Mais sur quoi peut-on écrire à une époque où les esprits sont à ce point survoltés ? Récemment, j'ai suggéré à un de mes collègues de la Société Royale du Canada la candidature d'un critique littéraire d'esprit très fin. L'autre m'a répondu : « C'est un écrivain excellent, mais il est de tendance séparatiste ! » Je ne le suis pas moi-même quoique je partage certaines des idées de ceux qui le sont. Mais que penser quand un partisan de la liberté de parole, comme est censé l'être mon interlocuteur, tient de pareils propos ? Il ne se rappelle plus qu'il a présidé un congrès sur la liberté de pensée et d'expression, il y a quelques années. À un coquetel l'autre jour, le professeur Michel Brunet m'a rappelé ce qu'il avait dit à ses élèves à un de ses cours : « Souvenez-vous, Messieurs, que dans l'opposition on est pour la démocratie. Une fois au pouvoir, on change. On acquiert rapidement une petite faiblesse pour l'autocratie ou tout au moins on ne la voit plus sous le même angle ». J'ai trouvé le propos de l'un amusant et malheureusement assez réaliste et celui de l'autre, pénible. Mais n'est-ce pas un signe du temps actuel et de l'inquiétude des nouveaux bien-pensants que de nier ce en quoi ils ont cru si longtemps.

26 décembre

Hier c'était Noël. Les enfants et petits-enfants sont venus à notre appartement. Nous étions vingt. Et cependant, nous n'étions pas les uns sur les autres. On nous avait logés par petits groupes autour de tables où se trouvaient les choses les plus délicieuses qui soient : hors-d'œuvres plantureux, où les champignons à la grecque voisinaient avec les crevettes petites, délicates, succulentes qu'il fallait défendre contre

les plus jeunes si l'on voulait qu'il y en eût pour tous — saucissons aux couleurs tendres, gelées de légumes et de fruits préparées par la grand'maman qui, à l'occasion des fêtes, est saisie par ce que j'appelle un peu irrespectueusement l'*instinct millénaire* : sorte de frénésie qui s'empare d'elle et qui lui fait faire tous les petits plats qu'autrement elle se refuserait de cuisiner tant ils donnent de mal à l'ancêtre aux cheveux gris. Elle n'épargne pas sa peine parce que « les enfants aiment ça . . . » Il y avait aussi le poulet divan et puis les salades et les desserts où se retrouvent les secrets de plusieurs générations dévouées à leurs enfants. On trouve en eux la joie des fêtes et, en elles, l'occasion de retrouvailles qui prolongent le lien ombilical.



J'écris cela le lendemain, en écoutant deux disques bien différents : les pensées de Sacha Guitry et les chants du Cycle de Noël, rendus par la Schola des Pères du Saint-Esprit. L'un est toute fantaisie et l'autre tout sérieux et esprit religieux.

En écoutant hier le disque de Guitry, nous ne pouvions — une de mes belle-filles et moi — nous empêcher de dire : quelles époques bien différentes que la sienne et la nôtre ! Lui, à qui tout semble joie de vivre, occasion de plaisanteries un peu faciles et mots qui nous paraissent encore sinon vrais, du moins bien près de la réalité d'hier. J'avais un nom, dit Guitry, je me suis fait un prénom ! Comme il aimait la vie et comme il la rendait aimable ! Quelle différence avec notre conception actuelle où tout est drame, dureté, tristesse. Où rien ne semble charmant, sauf la joie de ces petits enfants à qui, tout à l'heure nous avons remis des cadeaux pourtant si simples : des skis, des bottes de ski-doo, un chiot, une guitare, des livres, des disques

Avant de partir, une de mes belle-filles a reçu trois coups de téléphone des parents de ces personnes nouvellement incarcérées, en vertu de la loi Turner. Pour eux, Noël n'a pas été gai, hélas ! Cela, c'est le contraste entre leur Noël et le nôtre !

On n'a pas suffisamment dit le rôle de l'Archevêque de Montréal dans la formation du comité pour venir en aide aux familles des prisonniers. C'est lui qui en a eu l'idée. Or, ce n'est pas de lui qu'on a parlé au moment où a paru le premier rapport du Comité. Très simple, l'Archevêque poursuit son œuvre de bonté. Cela il faut le dire car lui n'en fait pas étalage, pas plus qu'il n'arbore cette tenue de chef de l'Église à laquelle son rang lui donne droit. Alors qu'en

1837, Mgr Bourget écrivait à un de ses curés : il ne faut pas enterrer en terre sainte les rebelles tués l'arme à la main, lui, Paul, archevêque de Montréal, affirme simplement : il faut aider ces gens arrêtés et leurs familles sans essayer de juger.

Faits d'actualité

par

G. P.

93

I — Le pédantisme et l'humain en instruction

Dans un discours prononcé sous les auspices des William T. Beadles Lectures 1971, Monsieur Peter F. Drucker a affirmé ceci : « *And every school master in the past knew that only one out of every ten of his students learned anything at all.* » Monsieur Drucker est familier de ces observations percutantes. Mais a-t-il vraiment raison de s'exprimer ainsi ? Nous ne le croyons pas, même si nous pensons que l'on doit faire l'impossible pour que le plus grand nombre tire le maximum de son passage à l'école. Ceux qui se plaignent amèrement de leurs années de formation doivent s'en prendre à eux d'abord, plus qu'au système. Certains de leurs maîtres n'étaient pas à la hauteur, mais s'ils n'ont rien obtenu de leur passage à l'école qu'un profond ennui, c'est qu'ils n'ont pas su ou voulu faire l'effort personnel nécessaire. Qu'à une époque, où il n'y avait presque aucun matériel pédagogique, certains n'aient pas tiré de l'enseignement tout ce qu'ils auraient pu, cela s'explique. Mais affirmer que neuf élèves sur dix n'en ont rien obtenu, c'est une mauvaise plaisanterie qu'un homme comme Peter F. Drucker ne devrait pas se permettre. Il a raison de dire que la formation véritable commence au moment où l'on sort de l'école, mais auparavant il y a une période préparatoire extrêmement importante. C'est vraiment après ses études qu'on tire le maximum de ce qu'on nous a appris. Or, ce que l'on nous enseigne — si on a bien voulu ne pas se fermer — c'est justement une méthode de travail, une manière d'apprendre que donnent les années passées à l'école de quelque niveau qu'elle soit. Il n'y a pas de paresseux, il n'y a pas de cancrès, affirme Monsieur